

En mémoire d'Esculape

Autor(en): **X.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 40

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220548>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



L'Almanach du Conteur
Vaudois est en vente
dans la plupart des ma-
gasins de village.



UNE INNOVATION SURPRENANTE POUR L'AGRICULTURE

Le progrès est l'une des particularités de notre monde, auxquelles il faut obéir, avec lesquelles il faut marcher, sous peine de se confiner dans une infériorité malheureuse et de souffrir soi-même de sa situation, devenue précaire.

Grâce au progrès de la mécanique moderne, l'agriculteur de notre époque possède des outils aratoires perfectionnés; pour s'en rendre compte, il suffit de se promener dans notre belle campagne vaudoise. Au labour, comme dans un grand nombre d'autres occupations, dans plusieurs travaux agrestes l'agriculteur de 1926 préfère au cheval ou au bœuf attelés à la charrue, le tracteur à moteur, qui permet d'accomplir en moins de temps, avec une économie certaine, un travail double sinon triple qu'apparaissait.

Evidemment, l'esthétique y a perdu ! Des scènes telles que celle immortalisée, par exemple, par le peintre Burnand, représentant le labour aux champs, sont appelées hélas ! à disparaître de nos campagnes. Je dis hélas ! car il n'est pas nécessaire de dépeindre ici le cachet, le charme, la beauté même qu'offrait jadis dans nos champs, le travail de l'agriculteur.

Notre monde se transforme sans interruption. Il suit le courant imposé par les forces qui régissent notre vie, forces économiques avant tout, mues, semble-t-il, par ce besoin de vitesse, de rapidité qui s'implante partout. Peu à peu dans nos campagnes, les claquements secs et répétés du fouet, les grincements du timon sont de plus en plus remplacés par les détonations des moteurs à explosion, par le ronflement sonore des tracteurs : c'est le règne de la traction mécanique.

On peut y voir le bon et le mauvais côté. Pour aujourd'hui, soyons optimistes et regardons-en le bon ! Songeons aux économies qu'apporte à l'agriculteur un outil mécanique et moteur, obligations, malgré nous, le « bon vieux temps ».

Dans cet ordre d'idées, deux techniciens français, MM. Balachowsky et Caire viennent de mettre au point une innovation surprenante, relative au fonctionnement du moteur des tracteurs agricoles, par exemple, nouveauté appelée sans doute à un très grand succès puisqu'elle apportera aux possesseurs de machines semblables une économie nouvelle et appréciable sur l'ancien système.

Il s'agit, en effet, de remplacer l'essence, dont le prix augmente de plus en plus, par un carburant moins cher. Grâce aux deux techniciens français dont nous avons parlé, ce carburant serait trouvé aujourd'hui, de même que l'appareil qui permettrait l'utilisation commerciale de ce carburant. Il s'agit, en effet, de brûler de l'huile lourde et non plus de la benzine, dans les moteurs à essence. Voilà donc la solution de l'avenir, dont le succès paraît certain, puisque, sans enlever aucunement la force de rendement du

moteur, il fournit même sur l'essence une économie appréciable d'un quart, si ce n'est plus.

Nous sommes certain que cette invention intéressera nos lecteurs. C'est la raison pour laquelle nous avons cru devoir la leur annoncer, puisque, d'après les spécialistes, elle sera d'un grand secours à l'agriculture. E. N.



DAI RAISON

Le dzein sant courieux, dâi coup que lâi a. Dêvasant soyeint sein comprendre cein que diant. Dâi coup cein fâ rire. Guiéro ein a-te que vo fant quand, vo reincontrant :

- Salut ! quemet cein va-te ?
- Va pas mau, grand maci.
- Tant mi ! tant mi !

Cein l'ê justo. Mâ quand vo demandant :

— Salut ! quemet cein va-te ? et que vo lâo dite :

- Cein va mau ! vo diant tot parâi :
- Tant mi ! tant mi !

N'ant pas oïu cein qu'on lâo z'a de, et l'ant telameint accoutoumâ de répondre : « Tant mi ! tant mi ! » que quand no demandant :

- Salut ! quemet cein va-te ? s'on lâo desâi :
- Su fotu. Lo mâidzo m'a de que i'ein é oncora po quatr' hâore et demi ! vo repondrant adî :
- Tant mi ! tant mi !

Que voliâi-vo, l'ê dâi parole qu'on dit dinse quemet se on s'ire recordâ, per tieu, âo mécanique. Cein part, quemet quand on gatolhie onna trappa à ratte. Cein sê dêteind tot solet. Eh bin ! po cliiâo z'affêre l'ê tot dâo mîmo. On coumeince : « Quemet cein va-te ? » et on iâdzo parti, on arreve à : « Tant mi ! tant mi ! »

L'ê quemet quand on dit :

- Au revoir !
- Po fini, ié faut pas âobliâ de dere :
- Portez-vous bien !

Et se on n'a pas de dinse, seimblie que manque oquie et on sê couâte de dere po rein âobliâ.

A n'on einterrâ, su la foussa à Abram de la Pierrâre, que l'avâi z'on zu êtâ tambou dâi voltigeu, lo commi d'exercice l'avâi fé on chapitre po dere guiéro clli l'Abram l'êtâi à regrettâ. Et po fini son discou, sê vire contre la bière et fâ dinse :

— A revêre ! Abram de la Pierrâre. Portâ-tê bin !

L'Abram n'a rein repondu.

Et stasse que m'a êtâ contâie pè on préfet qu'ein sâ atant que lâi a d'agrê dein tot lo vegnoublie dâi hiäutiau, l'ê z'annâie de plliodze. Sê trovânt dautrâi, à la fin de la veilla, dâi syndico, dâi conseliê, et que ion de stausse dêvessâi martsî gros po sê reintornâ à son ottô.

Le vant dan po coudhi trovâ on tenotmobile pè vè on tserroton de per lé ! Lâi avâi pe min de cliière allumâie à sa carrâie et l'a fâliu fêre dâo trafî po receilli l'ê dzein, sâi l'hommo, sâi la

fenna. A la fin dâi fin, lo tserroton l'arreve, rein qu'avoué sê tsausse et sa tsemise, à pi dêtsau dein dâi bâbouche. S'êtâi sailliâ dâo l'hi po veni répondre.

— Estiusâ-no bin ! lâi fâ ion dâi conseliê. On vo dêreindze.

— Que na, so repond lo tserroton, i'avê justameint fini !

L'cin risant oncora pè l'ê cave.

Marc à Louis.

La colotte du papa. — Le professeur. — Voyons, mon petit, peux-tu me dire d'où vient la laine ?

L'élève. — Du dos des moutons, m'sieur...

Le professeur. — Parfait. Et que fait-on de cette laine ?

L'élève reste bouche bée.

Le professeur. — Ah ! ah !... tu ne sais pas ? Et ça alors ? avec quoi est-ce fait ?

Il touche la colotte de l'élève.

L'élève. — Avec une vieille colotte de papa, m'sieur.

EN MÉMOIRE D'ESCLAPE

Autre jour, nous rencontrons un de nos bons et fidèles amis. Il est en même temps notre médecin, à l'occasion. Nous nous efforçons d'avoir le moins souvent possible besoin de ses soins, encore qu'ils nous soient parfois indispensables. Mais son amitié nous est beaucoup plus précieuse.

— Tiens, nous dit-il, tu as bien meilleur visage. Ça va mieux, alors ?

— Eh ! bien, oui, ça va mieux. Merci.

— Tu ne prends plus le dernier remède que je t'ai prescrit ? Ce n'est plus nécessaire ?

— Le dernier remède ?...

— Mais oui, tu sais bien, une cuillerée le soir, en te couchant, et une cuillerée le matin, à ton réveil.

— Ah ! oui, après avoir agité le flacon. Pouah ! C'était très mauvais.

— Que veux-tu, quand c'est pour la santé.

Nous n'osions pas lui dire qu'une bonne partie des remèdes qu'il nous avait prescrits était intacte, dans le tiroir de notre lavabo.

Et, pourtant, ça allait mieux. Il semble que la Faculté dédaigne trop, en certains cas, le simple concours de la nature, du tempérament, qui réagissent d'eux-mêmes et possèdent plusieurs, sinon tous, les éléments curatifs de telle ou telle maladie.

Il suffirait souvent d'une journée de patience pour guérir complètement d'un malaise, d'une indisposition, dont on est tenté d'exagérer l'importance et la gravité.

Ah ! bien loin de nous de contester la science, l'expérience et le grand dévouement de nos médecins ? On ne saurait s'en passer. Qui n'a son médecin ? Son médecin ; on devra dire ses médecins, car depuis que le système de la spécialisation a fait incursion dans le domaine de la médecine, on ne se peut plus contenter d'un médecin, du traditionnel « médecin de la famille » ; il en faut plusieurs, un presque pour chaque organe. Ça complique bien les choses. Et quand deux ou trois d'entre eux soignent simultanément un même patient, chacun agissant dans son domaine, ce n'est pas toujours tout rose pour le malheureux.

On est volontiers porté au scepticisme et à la

plaisanterie à l'égard des médecins. Mais que vienne la maladie et les plus crâneurs, les plus narquois, sont les premiers à faire appel au secours de la Faculté. Et, après s'être assurés que portes et fenêtres sont bien closes, que personne ne les voit, ils agitent un flacon, au col capuchonné de papier de couleur, et, prestement, en fermant les yeux, en serrant les oreilles, ils avalent une cuillerée du précieux liquide, en faisant une horrible grimace.

Il faut toujours en arriver là. Nous aurons toujours des médecins et des pharmaciens avec nous, et c'est heureux, en somme. Il y en eut du temps d'Esculape; il y en eut du temps de Molière, en robe noire et chapeau pointu; c'était le temps de la saignée et de la seringue; il y en a aujourd'hui; il y en aura demain, toujours.

Terminons par une petite anecdote que nous a contée une personne qui touche de près à la médecine.

Il y avait jadis, à Genève, deux vieux amis. L'un était médecin, le second banquier. Ce dernier, qui était très amateur de meubles antiques possédait une superbe armoire aux panneaux sculptés. Son ami, le médecin, dont les goûts étaient semblables, admirait fort cette armoire et suppliait le banquier de lui vendre son meuble de valeur. Il lui en offrait un beau prix. Le propriétaire ne voulait pas s'en désaisir.

— C'est inutile, répondait-il invariablement, je ne veux pas la vendre.

Et comme le médecin insistait, le banquier lui dit :

— Ecoute, si je meurs le premier, tu l'auras. Je te la lègue avec tout ce qu'elle contient. Je n'enlèverai rien.

Le banquier mourut avant son ami. Ses héritiers, respectueux des dispositions testamentaires du défunt, firent porter l'armoire chez le médecin. Mais, avait recommandé le testateur, prenez bien garde et transportez-la debout et avec toutes les précautions possibles.

Lorsque le légataire ouvrit la fameuse armoire, il y trouva, alignés avec soin et par ordre chronologique, tous les remèdes que le médecin avait prescrits à son ami. Ils étaient intacts et accompagnés des ordonnances.

Le défunt, on peut le supposer, ne croyait pas à la médecine... Mais aussi il est mort le premier.

X.

Le véritable Messenger boiteux de Berne et Vevey, pour 1927. — Editeur : Société de l'Imprimerie et Lithographie Klausfelder, Vevey. — Prix : Fr. 0.60.

Vevey fêtera l'année prochaine sa célèbre Fête des Vignerons. Avec une légitime fierté, le Messenger boiteux pour l'an de grâce 1927, qui en sait long sur les fêtes précédentes, commente l'événement par un article enthousiaste, émaillé de précieux renseignements. Ayant dit le plus important de ce qu'il avait à dire, il donne ensuite la parole à une foule de collaborateurs. Mlle L. Chatelain a écrit « La fin d'un épouvantail », un alerte récit historique, M. le Dr G. Krafft un article fort bien tourné sur « La télégraphie sans fil ». Plus loin, c'est une délicieuse poésie de M. Ed. Vautier, puis « La Mode à travers un siècle et demi », une notice sur le « Château de Blonay », par M. E. Mottaz, « La Méprise de Hans », une nouvelle savoureuse de M. A. Roulier. Enfin « Sauvez les oiseaux », « Au Pôle Nord », la « Revue de l'année », donnent une foule d'aperçus intéressants sur des sujets actuels.

Il faut citer encore la grande planche qui, traitée avec un soin tout particulier, constitue un document géographique de premier ordre. Elle révèle l'aspect, pris à vol d'oiseau de la fraction occidentale du bassin du Léman et embrasse une grande partie de la terre vaudoise et genevoise. La série de ces cartes continuera ces années prochaines.

Tout cela, précédé par le calendrier et la liste des foires soigneusement tenue à jour, est parsemé d'historiettes, d'anecdotes, de bons mots, de nombreuses illustrations. Ainsi faisant, le véritable Messenger boiteux de Berne et Vevey apporte pour la 220^{me} fois à ses fidèles lecteurs des délassements et des enseignements dont ils ne pourraient que difficilement se passer.

S. A.

C'est très simple. — Pourriez-vous me donner l'adresse de votre dentiste ?

— Parfaitement... rue Aubert.

— Quel numéro ?

— Je ne sais pas le numéro, mais vous le verrez bien, il est sur la porte...

SENTENCES JUDICIAIRES EXTRAITES DES MANUAUX DE MOUDON, DE 1500 A 1713

(Suite.)

Les *châtiments « frappants »* ne sont appliqués généralement qu'aux enfants.

En 1687. Le fils de Jean Pierre Faucherres ayant été convaincu d'avoir mis le feu dans un chesne au Bois devant, a été ordonné « que le petit gouverneur priera le régent d'escholle de l'estriller à la bonne façon et le père condamné à planter six chesnes. »

En 1704, un garçon « recommandé » par son père, est fouetté par son régent, au collège, pour avoir cueilli des glands !

Que voilà un bon système pédagogique pour faire apprécier l'école et aimer les maîtres !

On ne voit pas que le *Retrait de bourgeoisie*, peine prévue pourtant, ait été appliqué.

Le 25 août 1668, un sieur Baguet est reçu bourgeois et prête serment en cette qualité après avoir payé 800 florins au bénéfice de la ville, deux fusils avec leur garniture, deux sceaux à incendie en cuir bouilli et un écu blanc aux Srs Chastellain, banderel et conseillers et deux écus blancs aux dixainiers payables promptement.

Comme remerciement à ces libéralités, on prévient charitablement ce nouveau bourgeois « que s'il venait par leur mauvais ménage à faire discutz ils seront entièrement déboutez de leur présente bourgeoisie. »

Ce sieur ne devait pas avoir une réputation pure et sans taches.

Les *amendes* sont infligées souvent et abondamment; c'était une source de revenus pour la ville qui en percevait la moitié.

En 1516 le Conseil est très sévère pour les maraudeurs et voleurs de fruits et légumes, la peine est plus forte lorsque le délit a été commis de nuit. Celui qui ne peut payer est *justigé et expulsé* de la ville. Si la justice de Berne fut raide, celle des ducs de Savoie le fut parfois aussi.

En 1516, on amende ceux qui jouent aux quilles et aux cartes après neuf heures du soir (le jass n'était pas pratiqué à cette époque), ceux qui circulent nuitamment sans chandelles allumées, ceux qui portent des pierres pendant la nuit, ceux qui disputent dans les tavernes, ceux qui blasphèment, ceux qui jettent les immondices par les fenêtres ou se soulagent sur la rue.

En 1539 on inflige trois sols d'amende à ceux qui laissent les porcs aller « vagant et vortoilant par la ville ».

En 1548, forte amende à Claudaz, veuve de Jacques Pérusset, hôteesse de la maison de ville pour avoir mal servi nos souverains seigneurs.

En 1668, Philippe Chastelanaz ayant tondus son chien sur le chemin tendant à Bussy, « ayant été cité et entendu, ses excuses n'ayant pas été bastantes ni légitimes » est condamné à 5 florins d'amende en faveur de la ville.

L'amende peut être suivie d'expulsion.

Le 15 décembre 1586 Claude Chantran qui a « retenu un chert (char) de bled qui se menait au marché doit être gagé par le bamp et luy imposé de vuyder la ville », moyen commode de se débarrasser des indésirables.

En novembre 1587, « Isabelle vefve de Jean Guex, chappuis estant appelée pour avoir refusé de se contenir et tenir sa porte close, selon que le statut porte, que mesme cela est attesté par l'officier, nonobstant excuses a été adjudgée à forme de l'ordonnance des habitants à 15 florins et vuyder la ville ».

Glissons mortels, n'appuyons pas, remarquons seulement les termes galants en lesquels ces choses-là sont dites.

Il serait fastidieux de citer d'autres cas où des amendes furent prononcées; l'énumération ci-dessus suffit à donner une idée des différents genres de délits réprimés par des amendes.

La peine de l'*estrapade* usitée au XVII^e siècle, souvent suivie d'expulsion, était réservée aux « matrones publiques, ruffianes, souteneurs, ribaudes et autres maquerelles ».

L'estrapade était un supplice qui devait ôter

aux condamnés l'envie de récidiver; il consistait à hisser le délinquant, les mains liées, à une certaine hauteur et à le laisser retomber rudement à une courte distance du plancher.

Un autre genre de supplice était la peine du *collier*.

En 1544, lit-on dans les manuaux en façon de réminiscence du décalogue: « Nul ne doit détraire serviteur, servante, ne autre personne sujette à père de famille, ne subornée, ne rezorralier aucune chose que soyt prise et de tirer outre le vouloir et le consentement de celluy ou de ceulx à qui il appartient. Et ce, sous la payne d'être mis au *collier* trois heures durant. »

En quoi consistait la peine du collier? L'ouvrage de Lehmann « Le bon vieux temps » renferme une planche où l'on voit un bonhomme exposé à la vue du public, le cou ainsi que les poignets enserrés dans des ouvertures formées par la juxtaposition de deux fortes planches fixées par un cadenas.

(A suivre).

Dr R. Meylan.

L'OUVERTURE

UN jour comme un autre pour les indifférents, mais pour les disciples de St-Hubert, quelle fête!

On part au petit jour avec armes et bagages. On a des bottes, des bottes. Ou des souliers massifs avec des « leggins » (on ne dit plus « jambières »). On a l'œil clair, le geste précis et abondant, la voix nette. On est chasseur.

On arpeute le cher pays qui vous sourit. On est nerveux. Pan! pan! Quelque confrère heureux? On a le fusil au bras, canon bas, comme il sied. Le chien trotte, flairant le terrain. Il gémit, il pleure presque: est-ce un renard? un lièvre? Ou quelque chat rôdeur?...

On va, on va toujours. Le fusil pèse. Jamais Diane ne fut si bête en sa chienne de vie. Le soleil devient tropical. Et puis, quel terrain?... Où sont les choux de jadis et les lièvres géants? Le pays est charmant, l'air est pur... Mais le carnier est vide, vide...

Il faut dîner: menu très étoffé, et quelle faim!

Puis on reprend l'histoire ci-dessus, véritable juif errant, pendant des heures encore; on va, on va...

Et le soir tombe, doux et attendri, et l'on rentre bredouille. Demain, cela ira mieux. On dit: « Quand mon chien n'est pas décidé... » Ou bien: « Je n'avais pas le plomb nécessaire... »

Un philosophe serein devrait bien ajouter un chapitre au Manuel du Parfait chasseur pour calmer le cœur ulcéré du veneur déçu. Je propose comme épigraphe: « A la chasse, il y a toujours quelque'un d'attrapé! »

St-Urbain.

BOITE AUX LETTRES.

Mme Gisèle Q., à Nyon. — Vous demandez, Madame, que notre modeste « Conteur » contribue, par sa grande publicité, à la suppression de la guerre. Hélas! Madame, ce désir de toutes les mères de famille est aussi difficile à réaliser que l'abolition des maladies et des tremblements de terre. Regrets.

De bonne heure. — Ma chère, ne te fâche pas. Je te jure que, cette fois encore, c'est moi qui suis parti le premier du cercle.

— Tu dis toujours cela.

— Oui, mais cette nuit je puis le prouver.

— De quelle façon?

— Mais tu ne vois pas le beau parapluie que je rapporte à la place de celui que j'avais en partant?

Mlle A. W. à Nyon. — Adressez-vous pour cela, en toute confiance, à la présidente de l'œuvre pour la Protection des Vieux-Garçons, rue d'Etraz, à Lausanne, No 72 au premier (porte à gauche).

A M. Gustave Simond à Renens. — Nous ne savons si ce nouveau système de dentiers en ciment armé est très pratique. Vous pourriez l'essayer et nous dire ce que vous en pensez (notre rédacteur en chef souffre de nombreuses dents cariées, il est décidé de se faire extraire ses dents. Si votre essai est heureux, ça le décidera certainement.)

LE MARIAGE D'AUGUSTINE

DANS leur petite villa située sur la route de Grenoble, presque à l'entrée de Ville-riche, M. et Mme Champlin n'étaient pas sans inquiétude au sujet de leur fille unique. Augustine avait vingt-trois ans, et pas un pré-